

Malgré l'authenticité des textes et des cartes exploités, gardons à l'esprit que les sources écrites et cartographiques sont, comme toute source historique, teintées par divers éléments tels que l'identité de l'auteur, les destinataires de ces textes, le contexte politico-culturel ambiant, etc. Ces influences ont orienté la rédaction des textes qu'on a utilisés, d'où le souci de ne pas y porter des jugements de valeur et de n'y rechercher que des indications factuelles, informatives. En effet, la plupart des textes abondent en préjugés subjectifs et en jugements moraux, à l'instar de ce commentaire de Rançon à propos de l'agroforesterie : « *ce végétal (lianes à caoutchouc Saba) serait également très facile à multiplier dans d'énormes proportions, mais, je le répète, on n'obtiendra jamais rien de l'indigène en dehors de ce qui sort de la routine* » (Rançon 1894 a : 484). Dans ce cas, nous retiendrons simplement l'existence ou la présence de la liane à caoutchouc *Saba* dans la région décrite. De même, certains travaux de recherche, constituant ce qu'on appelle couramment « la bibliothèque coloniale », qui furent des références au moment de leur parution, se révèlent aujourd'hui être des poncifs idéologiques, à la fiabilité douteuse. Sans s'ériger en juge, je me suis contenté d'y puiser les faits, délaissant souvent de côté les analyses et les interprétations qui en découlaient. Ces préjugés sont généralement dépréciatifs, aussi bien envers les mœurs des populations locales qu'envers leur culture matérielle.

b) Collecte et analyse des traditions orales

Les enquêtes orales sont très utiles pour reconstituer l'histoire du peuplement des communautés villageoises. De nos jours en effet, l'histoire des entités politiques majeures est relativement bien connue, grâce aux travaux cités dans les paragraphes précédents ; elle est aussi bien conservée dans la mémoire collective. Pour ce qui concerne l'histoire locale des petites communautés, il est encore nécessaire d'effectuer des enquêtes historiques de traditions orales. C'est sur la base d'un guide d'entretien (annexe 2) que nous avons réalisé les enquêtes ethnohistoriques. Ce guide était un canevas de questions permettant d'orienter les entretiens. On a réalisé des entretiens individuels et des entretiens en groupe, selon la disponibilité des enquêtés. Au total, on a effectué des enquêtes dans 28 villages, 11 entretiens de groupe, et interviewé 39 personnes (annexe 1). Quand nos interlocuteurs nous le permettaient, ce qui n'était pas toujours le cas, nous avons enregistré leurs interviews sur magnétophones. Dans la plupart des cas, les interviews se faisaient dans les langues locales, pular et maningo notamment, et on a souvent été obligé de recourir à des traducteurs qui n'étaient pas toujours les mêmes, car on engageait chaque fois un nouveau traducteur quand on arrivait pour la première fois dans un village. Il était nécessaire de bien les éclairer sur le sujet de recherche afin que les interviews se déroulent sans biais. Parfois, on a effectué les enquêtes avec d'autres collègues du laboratoire A.P.A. notamment avec Thomas Pelmoine, Serge Loukou et Eric Huysecom ou avec la collaboratrice du projet Falémé Néma Guindo à Farabana. Les enquêtes historiques aident aussi à retrouver l'emplacement des sites. Dans

certain cas, on a retrouvé des données sur la construction et l'utilisation des sites défensifs à travers l'histoire des communautés de la vallée de la Falémé. Dans d'autres cas, l'installation des populations était récente dans certains villages et les communautés n'avaient aucune information concernant le site défensif à proximité de leur village. Il est notable de constater que, malgré le temps qui s'est écoulé, certaines traditions historiques se sont maintenues ; elles étaient quasiment identiques à celles qui furent récoltées à la fin du 19^{ème} siècle et au début du 20^{ème} siècle.

Établir et maintenir la confiance auprès des enquêtés a été le principal défi au cours des enquêtes ethnohistoriques. Malgré des séjours plus ou moins prolongés dans certains villages, des blessures qui ont marqué l'histoire récente de certaines communautés étaient encore trop ouvertes pour que la parole puisse se libérer, ainsi qu'on a pu le constater à Youppe Amady et à Fissa Daro, à proximité du site de Boulebane, où les traumatismes de la destruction de cette ville sont encore présents dans les esprits.

1.3. Traitement des données

Les données ont été récoltées en deux phases : l'une des phases s'est déroulée au cours des missions au Sénégal, et l'autre au laboratoire A.P.A., à l'Université de Genève. Les missions de terrain se sont effectuées durant trois campagnes (2016, 2017 et 2018) d'une durée totale de 8 mois. En ce qui concerne l'approche archéologique, ce sont les prospections et les fouilles qui ont permis la collecte des données. Sur une fiche d'enregistrement unique, les sites identifiés ont été enregistrés en latitude et en longitude, avec le nom du village situé à proximité et avec une courte description de l'état des lieux (annexe 3). Pour la recherche par imagerie satellitaire, quand c'était possible, plusieurs points de certains sites ont été enregistrés, ce qui a permis de simuler une reconstitution des profils de structures défensives ; c'est par exemple le cas de Koussan (fig 6.18) ou de Dalafi (fig.6.41).

Sur le terrain, en fonction de la qualité des données archéologiques et des données historiques (écrites et/ou orales), les sites ont été classés en trois niveaux de priorité : haute, moyenne et faible. Les sites classés haute priorité sont ceux sur lesquels on disposait à la fois de données archéologiques et de données historiques. Les sites de priorité moyenne sont ceux où on pouvait avoir des données archéologiques mais sans avoir de données historiques à propos du site, ou inversement. Les sites de faible priorité sont ceux auxquels nous n'avons eu accès qu'à travers des informations archéologiques et historiques très limitées. Ce classement a permis de gérer au mieux le temps et les ressources dont on disposait. Ainsi, les sites de faible priorité ont été simplement enregistrés à la suite de l'enquête historique car l'absence de vestiges visibles en surface sur ces sites laissait supposer qu'il aurait fallu une longue fouille pour voir si ces vestiges ont subsisté sous terre. Sur les sites de priorité moyenne et haute, nous avons fait un relevé général de l'ébouilisé de la muraille par la technique de la triangulation (Stéphane 2008 :

25). Avant de faire le relevé et, plus tard, le sondage, on procédait d'abord à un nettoyage des sites, car ceux-ci étaient généralement envahis par une épaisse végétation qui limitait la visibilité.

Des sondages ont été réalisés afin d'identifier et de décrire les techniques architecturales à partir des restes de muraille conservées. Les surfaces ouvertes et les profondeurs atteintes variaient en fonction des sites. En général, après l'implantation du carroyage, on a fait des décapages par niveau arbitraire de 10 ou 20 cm. La priorité était la mise au jour des vestiges architecturaux, mais on a également enregistré les artefacts mobiliers (céramiques et perles notamment) exhumés au cours du sondage ; artefacts qui ont été très peu décrits ici. Lorsque c'était possible, des charbons ont été enregistrés et prélevés pour des fins de datation. À l'issue du sondage, on a effectué des relevés des portions de muraille mis au jour. À cause des contraintes de terrain, certains relevés ont été dessinés au laboratoire à Genève à partir des photos redressées (Stéphane 2008 : 29). À la fin de la fouille, les structures ont été couvertes avec des bâches plastiques, puis remblayées avec la terre issue de la fouille. Dans la suite du traitement, on a repris les dessins des relevés avec les logiciels appropriés, notamment Photoshop et Illustrator. Pour le calcul de surface, nous avons utilisé le logiciel libre Sketchup. En ce qui concerne les sources orales, leurs traitements commençaient sur le terrain par la discussion avec les enquêtés, le recueil et la confrontation avec les autres versions. À Genève, on a pu réécouter celles qui avaient été enregistrées et on les a comparées entre elles et avec les autres sources historiques.

1.4. Délimitation du cadre spatio-temporel

« Les fortifications endogènes au Sénégal Oriental (17^{ème} – 19^{ème} siècle) », le titre de cet ouvrage indique, globalement au moins, les cadres spatio-temporels dans lesquels les investigations ont été menées. Néanmoins, afin d'éviter toute ambiguïté, présentons brièvement ces cadres. Par Sénégal Oriental, on désigne la région géographique située au sud-est et à l'est de la République du Sénégal. Pour nos travaux, on a focalisé l'attention sur les rives de la rivière Falémé pour les raisons suivantes : la Falémé constituait un couloir de passage entre le nord sahélien et le sud forestier. Sa proximité avec la vallée du fleuve Sénégal, dont la Falémé est un affluent, ainsi qu'avec le fleuve Gambie, dont on a longtemps cru qu'elle n'était séparée que par un marécage, a fait de la vallée de la Falémé un point de passage très emprunté par les marchands (David 1744 [1974] : 79). La vallée de la Falémé était donc une zone de traversée où diverses populations se côtoyaient et donc, potentiellement, c'était une zone où des tensions pouvaient apparaître. La Falémé constituait également une frontière entre les royaumes situés à l'ouest (Boundou, Béléoudou, Sirimana et Dantila) et les royaumes situés à l'est comme le Bambouk ou le Konkodougou. Étant située en amont du fleuve Gambie et de la rivière Falémé, la zone sud-est a souvent été appelée Haute-Gambie et / ou Haute-Falémé, aussi bien par les explorateurs du 18^{ème} siècle

que par les administrateurs coloniaux (Gessain 1963). Aujourd'hui, la vallée de la Falémé est partagée entre les régions administratives actuelles de Tambacounda et de Kédougou. La rivière Falémé prend sa source dans le massif guinéen du Fouta Djallon. Elle s'écoule du sud au nord, sur plus de 400 km, traversant des milieux géographiques contrastés, avant de se jeter dans le fleuve Sénégal à Arondou. Les sites que nous avons répertoriés et étudiés se situent tous dans le bassin versant de cette rivière.

La séquence chronologique dans laquelle s'inscrit ce travail va de la fin de l'empire du Mali au 17^{ème} siècle (Niane 1987 : 210) à la fin du 19^{ème} siècle avec l'échec de la résistance de Mamadou Lamine en 1887. Nous n'affirmons pas que c'est uniquement au 17^{ème} siècle que les fortifications ont commencé à être construites. Mais dans la région concernée, les structures étudiées sont essentiellement en lien avec l'histoire du peuplement consécutive à la chute de l'empire du Mali. Le rôle de cette chute sera étudié en détail au chapitre 2, dans la section « déterminants de la mise en place des structures défensives en Afrique de l'Ouest à l'ère atlantique ». Quant à la borne supérieure, on a choisi la fin de la « résistance » de Mamadou Lamine, car l'échec de ce dernier marque la « pacification » et le début de l'ère coloniale française dans notre zone d'étude. Ce choix chronologique permet d'éviter de s'égarer dans le débat de la périodisation de l'histoire africaine (Becker 1977 ; Diop in Cursente et Mousnier 2005 : 331 ; Coquery-Vidrovitch 2004 et 2008). Sur le plan archéologique, la période chronologique que nous avons retenue correspond à la deuxième moitié de ce que les historiens et archéologues nomment « ère atlantique ». Même s'il a fallu attendre 1508 pour que les premiers captifs noirs soient légalement transportés en Amérique pour être vendus comme esclaves (Green 2015 : 170), on peut considérer que l'ère atlantique commence en 1444, année où les premiers captifs noirs pris sur les côtes africaines ont été vendus publiquement au port de Lagos au Portugal ; ils avaient été ramenés en Europe sur l'océan Atlantique par une caravelle (Mbembe 2013 : 29). En Sénégambie, l'horizon archéologique dite « ère atlantique » commence au milieu du 15^{ème} siècle et se termine avec la colonisation franco-anglaise au tout début du 20^{ème} siècle (Gokee 2016 : 235). Sur le plan politique, cette période a vu la chute de l'empire du Mali, mais également la mise en place d'autres formations étatiques telles qu'on le verra plus loin en parlant de l'histoire des entités étatiques de la vallée de la Falémé. Sur le plan économique, elle est marquée par une réorientation des principales voies commerciales vers la côte atlantique ; c'est la période de « la première victoire de la caravelle sur la caravane » (Barry 1988 : 70 -71). Cette victoire se caractérise dans les couches archéologiques par la présence de plus en plus croissante de produits européens d'importation. Le découpage chronologique adopté se rapproche de celui retenu par Thierno Bah dans son œuvre « *L'architecture militaire traditionnelle et poliortétique dans le Soudan Occidental du XVIIe à la fin du XIXe siècle* » (p. 31). Thierno Bah ne justifie pas le choix de